

Témoignage de **Thomas Mirjolet**, infirmier en hospitalisation temps plein

A participé à la campagne d'appel au renfort d'autres établissements



S'il travaille aujourd'hui au Bureau de la permanence de l'organisation des soins (BPOS), Thomas Mirjolet n'a pas hésité à effectuer récemment un remplacement dans le service d'hospitalisation où il exerçait jusqu'à il y a peu pour pallier l'absence d'infirmiers malades dans un département et une région frappés de plein fouet par la vague épidémique.

Il a aussi prêté son visage et son nom « *par conscience professionnelle* » à la campagne d'appel aux soignants d'autres établissements psychiatriques situés dans des régions moins touchées par l'épidémie. « *Beaucoup d'infirmiers aimeraient se sentir utiles dans ce contexte de crise mais ils ne pensent pas spontanément à la psychiatrie. Ils s'orientent vers les urgences et la réanimation, alors que la psychiatrie a aussi besoin de ressources : d'une part, le confinement est particulièrement difficile à vivre pour nos patients et d'autre part, nos collègues ont été davantage contaminés du fait de la densité de population en Ile-de-France. J'appelle donc les soignants d'autres régions à venir nous prêter main-forte. L'activité psychiatrique extra-hospitalière ayant diminué, les infirmiers disponibles sont les bienvenus. J'aime mon établissement et j'aimerais qu'il puisse recevoir de l'aide* », poursuit l'infirmier.

« Pas d'appréhension personnelle »

Thomas Mirjolet ne craint pas particulièrement la contamination. « *Je ne présente pas de facteurs de risques associés, je ne compte pas de personnes âgées dans mon entourage immédiat et je prends toutes les mesures de précaution : port du masque, désinfection des mains plus fréquente et respect de toutes les mesures barrières. Mais cette peur dépend bien sûr de la personnalité de chacun. Et si je n'ai pas d'appréhension personnelle, la crainte de transmettre le virus à des personnes plus fragiles que moi est bel et bien présente. Comme partout, nous avons connu au début de la crise des tensions d'approvisionnement de matériels de protection. Aujourd'hui, les masques sont arrivés, il reste quelques difficultés pour les surblouses, mais les agents peuvent compter sur leur hiérarchie qui met tout en œuvre pour trouver des solutions alternatives.* »

Si avant même les annonces du gouvernement, les soignants de Ville-Evrard avaient spontanément adopté les mesures barrières, celles-ci restent complexes à intégrer pour les patients hospitalisés. « *Leur état psychiatrique, voire cognitif, rend difficile le respect de certaines règles, notamment celles de ne pas se regrouper au fumoir ou devant la télévision* », souligne Thomas Mirjolet. Différentes mesures de prévention ont par ailleurs été renforcées avec la prise de deux mesures de température par jour au lieu d'une ou encore la suspension de toutes les visites extérieures et de toutes les permissions de sorties. « *L'épidémie a bouleversé notre organisation et le niveau moyen d'anxiété des patients a augmenté. Certains refusent aujourd'hui de quitter leur chambre ou de toucher à un plateau-repas sous prétexte qu'il est peut-être contaminé. D'autres se disent plus insouciantes. C'est finalement le reflet de notre société* », conclut Thomas Mirjolet. L'unité d'hospitalisation au sein de laquelle il a effectué un remplacement a enregistré trois cas Covid avant le premier week-end d'avril : un premier patient était en isolement psychiatrique, donc de facto en isolement sceptique ; un deuxième a pu être soigné à domicile et un troisième a été transféré à l'unité Covid de l'EPSM en raison de comorbidités associées.